

## *Eve ou Marie, faut-il choisir ?*

Prédication Gn 3, 9-20 et 4,1-2 ; Ga 2,27-28 ; Jn 2,1-5  
8 mars 2015, Temple de Morges, Claire Clivaz

Il y a le 8 mars, et puis il y a le 25 mars. Le 8 mars, les médias nous l'ont rappelé largement, c'est la journée internationale de la femme, et hier les pavés de Berne ont raisonné des pas de celles et ceux qui manifestaient pour l'égalité salariale. Sait-on jamais, elle arrivera peut-être une fois ! Journée de la femme donc. Eve rebelle, «Eve lève-toi et danse avec la vie», comme le chantait Julie Pietri dans les années 80.

Mais d'ici deux semaines et demi, c'est le 25 mars, et dans le Lavaux, on nomme parfois encore ce jour «le jour de la dame». Autrement dit, le jour de «Marie», comme le 25 mars c'est 9 mois avant Noël, soit la fête de l'annonciation à Marie. Les vigneronnes du Lavaux, en effet, ont gardé des siècles l'habitude, chaque 25 mars, d'honorer la «dame» en montant dans les vignes jusqu'à des endroits d'où on pouvait voir la cathédrale de Lausanne. Par exemple, au-dessus de la route de la Corniche, juste avant Chexbres, où on peut apercevoir une croix métallique posée là en 1975 en l'honneur de cette coutume. Parfois ces endroits ont été nommés «la croix».

De cette coutume, il est resté une mémoire locale, quelques traces comme le chemin des Dames qui monte au-dessus de Rivaz, mais aussi et surtout une délicieuse recette – les pâtés de la Dame – que la boulangerie du bourg de Lutry continue fidèlement à confectionner le 25 mars seulement, la recette s'étant transmise d'une génération à l'autre de boulanger. Nos vigneronnes fabriquaient ce jour-là ces pâtés en avance pour leur famille, les leur laissaient pour le repas de midi, et en emportaient avec elles dans leur promenade à la «croix».

Ce jour de la dame impressionne, car il témoigne d'un attachement à la figure de Marie par-delà les verrous de la Réforme, en terre protestante. Il témoigne aussi de la force de Marie comme figure pour associer le monde divin au féminin, ce qui ne semble guère le cas dans le monde protestant. Mais qui était parlant pour nos vigneronnes à travers les siècles. Nous voici donc entre jour de la femme, 8 mars, jour d'Eve mère des vivants qui tente toujours de se dégager de «l'histoire du serpent» avec laquelle on l'a définie, et jour de la dame, 25 mars, jour de Marie, mère du Vivant, et figure refuge pour se donner le droit de confectionner les pâtés de la dame... et partir !

J'ai été vraiment impressionnée comme pasteur à Lutry de découvrir le «jour de la Dame», et j'ai

encore entendu, au début des années 2000, une nonagénaire me dire que jeune fille, elle montait avec ses amies jusqu'à la Croix sur Lutry, le 25 mars, pour apercevoir la cathédrale. Cela a pour moi été un moment important, fondateur, de toucher du bout des doigts une histoire vivante, qui ne figure pas dans les livres, mais qui montrait combien la figure de Marie a pu servir de lieu d'identification à une certaine identité féminine, et pas seulement comme figure d'obéissance, mais ici au contraire comme raison de prendre un jour de liberté face au rythme familial quotidien. Moi qui ai grandi à Pully, j'avais ignoré des années durant ce récit de la ville d'à côté, du Lavaux, récit d'une liberté «furtive» ai-je envie de dire.

En ce jour de la femme, cela reste désarmant de constater à quel point, dans tant de cultures, la mémoire et la vie des femmes doit se contenter de places et de lieux furtifs. Par exemple, cela ne fait que 10 ans qu'on a rajouté dans un coin du mur des Réformateurs à Genève, le nom de Marie Dentière, Réformatrice, auteure contemporaine de Calvin, avec lequel elle a eu maille à partir, et qui défendait qu'il n'y a plus «ni homme, ni femme», comme nous l'avons entendu dans Ga 3, 27-28, et que tous peuvent prêcher ! Un nom gravé furtivement, sur le mur des Réformateurs. «Ma liberté furtive», «my stealthy freedom», c'est aussi le nom d'une page

Facebook ouverte par des femmes iraniennes qui osent poster des photos d'elles-mêmes sans leur voile, le faisant parfois voler au vent. Posant parfois avec leur mari, qui les encouragent à la démarche. Petite photo sur le net, mais non sans risque sans doute, espace tout de même de liberté, liberté furtive.

Attendre que d'autres vous donnent le droit à la liberté, c'est un donné culturel qui traverse bien des lieux : le parlement algérien vient de voter une loi, non sans mal, réprimant les violences domestiques. Certains députés, ulcérés, ont décrété qu'il valait alors mieux prendre une maîtresse que de se marier... Ici aussi nous avons dû attendre, nous les femmes, que les hommes nous donnent le droit de vote, c'est ainsi, comme dans tant d'endroits ! A Madagascar, lorsque le droit de vote est arrivé – via la culture des colonisateurs – hommes et femmes l'ont reçu en même temps. Oh, la culture malgache a des expressions relativement claires sur les femmes : «la femme est un meuble fragile ; la femme, c'est le fil qui suit l'aiguille». Cela ressemble à nos «remorques» à la vaudoise...

Mais il y a aussi des surprises culturelles étonnantes côté malgache, comme nous l'avons découvert en recevant nos deux collègues pasteurs malgaches, mercredi soir ici, qui [reçoivent aujourd'hui en Appenzell](#) le prix Sylvia Michel qui récompense les

femmes qui ont des fonctions dirigeantes dans les Eglises Réformées. Les femmes pasteurs et les hommes pasteurs sont en effet perçus comme pères et mères de la communauté en même temps, au travers d'une expression qui réunit l'aspect paternel et maternel, «ray aman dreny». L'apôtre Paul se présente parfois comme père et mère de la communauté, et Jésus lui-même n'a pas hésité à se comparer à une mère poule rassemblant ses poussions sous ses ailes, une image qu'on cite rarement !

Pour nous, cela reste un effort, de mettre ensemble, dans un même nom, dans une même figure, ce que nous avons compris de la paternité et de la maternité. On a peur de la confusion, de perdre ce qui fait l'homme, ce qui fait la femme. Et pourtant l'épître aux Galates nous montre un horizon de promesses et d'unité où cette différence ne serait plus séparatrice : «il n'y a plus ni juif, ni grec, ni esclave, ni homme libre, ni homme, ni femme». Tiens c'est drôle, cette phrase revient, plus tard, deux fois dans le Nouveau Testament, mais sans la mention «il n'y a plus ni homme, ni femme» : cette promesse-là a été très vite ressentie comme la plus difficile à maintenir, plus dur encore qu'abolir les différences d'ethnie ou de richesse !! Et pourtant dans le baptême, en Jésus-Christ, nous recevons tous la capacité à nous unifier par-delà ce qui divise...

Alors chacun à son effort vers la sainteté et l'unité promise au baptême, frères et sœurs. Permettez-moi pour la dernière étape de cette réflexion de me centrer donc sur les efforts qui sont à faire pour cette moitié à laquelle j'appartiens, les femmes. Car il y a du boulot pour tous, et donc pour les femmes aussi pour marcher vers cette unité promise.

Attardons-nous sur Marie la provocatrice. Et oui, cela c'est dans l'Évangile de Jean, ce moment unique où Marie prend les rennes et «force» son fils au miracle au début de l'Évangile de Jean. La minute de face à face est incroyable. Dans le texte grec, Jésus la remet franchement en place, avec une expression qui dit littéralement «femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ?». «Qu'est-ce tu me veux toi», pour le dire autrement. «Qu'y a-t-il entre toi et moi ?». La voilà la bonne question, question millénaire, entre mère et fils, entre hommes et femmes, mais qu'y a-t-il donc pour que...

Et bien on apprend en tous cas beaucoup à relire l'histoire d'Eve sur «ce qu'il y a» entre l'homme et la femme, entre la femme et elle-même peut-être surtout. Mais encore faut-il écouter les versets moins connus. Justement pas ceux qui serpent qui, etc. D'autres dans ce même récit. D'abord ce passage où Dieu affirme à Eve : «ton désir te conduira vers ton homme, et lui te dominera». Le mot désir est ici très fort : *tesuka*, c'est la crue des eaux. Le désir qui peut

s'emparer d'Eve, et finalement la conduire y compris à la soumission, est aussi irréprouvable que la montée de la marée océanique... source vive, «source des femmes», selon le titre de ce film magnifique du réalisateur Franco-marocain [Radu Mihaileanu](#).

Contrairement à notre image si convenue, si cliché du désir de l'homme qui mène la danse, Eve est bel et bien validée dans la force de son désir, qui pourrait la conduire jusqu'à la soumission. Il y a de quoi dire. Mais elle n'est pas présentée sans puissance, au contraire. Elle a aussi à faire avec cette force du désir qui l'anime, et qui parfois conduit à la violence aussi. Je nommerais ici ceux qu'on ne nomme presque jamais, à part dans quelques timides articles de presse : les hommes battus, qui existent, et qui n'osent doublement pas parler de ce qu'ils vivent.

Eve est portée par sa force de vie, de désir, et doit apprendre à faire avec. Quand elle se retrouve enceinte, elle se sent forte, dominante, elle exulte, au début du chapitre 4 : «J'ai fait un homme avec le Seigneur !», proclame-t-elle. Wahou. Pas besoin d'attendre nos incroyables possibilités de manipulation moderne génétiques, qui chaque jour nous emmènent vers d'autres possibles, pour qu'une femme ait envie de passer par-dessus le rôle de l'homme dans la mise au monde, et se voir directement créatrice d'humain avec le divin.

Eve la mère des vivants... c'est tellement fou que cela lui monte un peu à la tête, et qu'elle se voit quasi seule détentrice des clés de la vie ! «J'ai fait un enfant avec le Seigneur !». Reconnaissons, frères et sœurs, que souvent les femmes ont tendance à être très possessives avec leur maternité. Cela commence insidieusement par les remarques sur les pampers jamais assez bien mis. Par le «laisse-moi faire», qui a découragé bien des papas de s'immerger dans les tâches des tous petits.

Légalement, cette mainmise maternelle s'est marquée par le fait qu'en cas de divorce c'est si souvent chez la maman que les enfants vont. Comme si tous étaient d'accord là-dessus. «J'ai fait un enfant avec le seigneur !». C'est à moi cela au moins, dit la femme, puisque pour le reste on ne me laisse souvent qu'une liberté furtive... Compensation, sans doute. Tu prends la sphère sociale et la reconnaissance professionnelle, moi je prends les enfants !

Maintenant, tout est à réinventer. Le modèle familiale, professionnel, ne va plus de soi. L'heure est à mettre les cartes hommes-femmes sur la table : il n'y a plus de droit naturel à. Dur, mais passionnant. D'autant plus que nous arrivons à une étape-clé. En effet, on nous annonce pour 2017 les débuts de la commercialisation du contraceptif pour homme. Oh, parions que cela mettra du temps jusqu'à entrer dans

les mœurs, et être sûr que cela marche. N'empêche, voilà une opportunité très intéressante de remettre les cartes sur la table. Eve ne va plus maîtriser sa fécondité seule de son côté, et elle ne va plus pouvoir «se faire faire un enfant» (elle avait mille astuces pour cela), ni tellement fanfaronner qu'elle a fait un enfant avec le Seigneur !

Il va falloir dialoguer, plus que jamais, sous peine que le couple n'arrive pas à se mettre d'accord sur le «bon moment» pour avoir un enfant... avant la cinquantaine ! On souhaite bon vent aux générations qui auront à gérer chacun leur contraceptifs et leur fécondité. Gageons que ce «dialogue obligé» conduira un peu plus vers ce rêve d'unité, par-delà masculin et féminin quand ils divisent, mais avec le meilleur du masculin et avec le meilleur du féminin lorsqu'ils nous donnent accès à différents aspects de notre Père au cœur de Mère, notre Dieu trois fois saint.

Amen